

—Non, ni rien qui lui ressemble, répondit M. Merriman. Nous n'avons pas encore mis la main sur la vieille femme. Notre quelqu'un est un homme ; il est jeune ; il est ici, à Londres, où nous ne le perdons pas de vue, et nous avons toute raison de penser que, voulant du bien à Miss Catherick, il a été pour quelque chose dans son évasion de l'asile. Sir Percival voulait immédiatement le prendre à partie, mais je m'y suis opposé :

« Non, lui ai-je dit, ce serait le mettre sur ses gardes ; guétons le, sachons attendre ! » Nous verrons ce qui arrivera. Cette femme en liberté, monsieur Gilmore, nous donnera, peut-être du fil à retordre : qui sait ce qu'elle inventera maintenant ? Bien le bon jour, très-cher maître ! Je compte, pour mardi prochain, sur le bonheur d'entendre parler de vous.

Là dessus, avec un sourire aimable, il s'éloigna.

Pendant cette dernière partie de la conversation avec mon confrère, mon esprit, je l'avoue, était quelque peu préoccupé. J'avais si fort à cœur l'affaire des vingt mille livres, que tout autre sujet me trouvait discret ; aussi, quand on m'eût laissé seul, je me mis à chercher comment je pourrais me tirer de là.

S'il se fût agi de tout autre client, je m'en serais tenu à mes instructions, si déplaisantes qu'elles m'eussent paru, et, sans plus de luttes, j'aurais immédiatement abandonné les vingt mille livres. Mais, vis-à-vis de Miss Fairlie, je ne pouvais agir avec cette indifférence d'homme d'affaires. Je me sentais pour elle toute l'affection et l'admiration que je lui devais ; je me souvenais avec reconnaissance que son père avait été pour moi le meilleur des patrons, l'ami le plus dévoué ; tout en dressant le contrat, j'éprouvais exactement les mêmes anxiétés pour elle que j'aurais pu ressentir si je n'eusse été un vieux célibataire, pour ma propre fille ; et j'étais bien décidé à n'épargner pour son service, alors que ses

principaux intérêts étaient en jeu, aucun sacrifice personnel.

Il ne fallait pas songer à écrire une seconde fois à M. Fairlie ; cela n'eût servi qu'à lui donner une seconde occasion de me glisser entre les doigts. Le voir lui adresser personnellement mes remontrances pouvait être plus utile. Le lendemain était précisément un samedi. Je résolus de prendre un billet d'aller et retour, et de risquer mes vieux os sur le chemin de fer du Cumberland, le tout avec la chance de pousser ce tuteur si négligent à prendre le parti le plus juste, le plus digne, le plus honorable. Assez pauvre chance, sans nul doute, mais, une fois que je l'aurais tentée, ma conscience serait en repos. J'aurais fait, alors, tout ce que peut un homme dans ma position pour sauvegarder les intérêts de la fille unique d'un ami défunt.

Cette journée du samedi se leva fort belle : bon vent d'ouest, soleil brillant. Comme j'avais éprouvé, tout récemment, un retour de cette oppression du cerveau contre laquelle mon médecin, depuis plus de deux ans déjà, me recommandait de me précautionner très sérieusement, je voulus saisir l'occasion de faire un peu plus d'exercice qu'à l'ordinaire, en dépêchant mes bagages avant moi, et en allant à pied jusqu'à l'embarcadere d'Eaton-Square. Au moment où j'entrais dans Holborn, un gentleman qui me contrépassait d'un pas rapide, s'arrêta tout à coup et m'adressa la parole. C'était M. Walter Hartright.

S'il n'eût été le premier à m'aborder, j'aurais certainement passé auprès de lui sans l'apercevoir, tant il était changé, méconnaissable. Sa figure était pâle, ses yeux étaient hagards, — il y avait dans ses gestes quelque chose de précipité, d'incertain ; — et sa toilette, dont j'avais remarqué, à Limmeridge, le soin parfait, me parut maintenant si négligée, qu'elle m'eût fait honte sur le dos d'un de mes clercs.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes revenu du Cumberland ? me demanda-t-il. J'ai eu, tout récemment, des nouvelles de Miss Halcombe. On n'en a pas caché quelques explications de sir Percival Glyde avaient été admises comme suffisantes. Le mariage aura-t-il lieu bientôt ? En savez-vous quelque chose, monsieur Gilmore ?

Il parlait si vite, et ses questions se succédaient, pêle-mêle, si étrange et si confuse, que je pouvais à peine le suivre. L'intimité accidentelle qui, à Limmeridge, lui avait été accordée, ne me paraissait pas, d'ailleurs, lui donner le droit d'entrer ainsi dans les secrets de la famille ; en conséquence, je résolus de traiter aussi évasivement que possible, vis-à-vis de lui, la question du mariage de Miss Fairlie.

—Nous verrons, monsieur Hartright, lui dis-je, — nous verrons. J'ose croire que si nous attendons pour parler du mariage, sa publication dans les journaux, nous ne risquerons guère de nous tromper. Excusez cette remarque, mais je suis fâché de vous retrouver avec une mine moins bonne qu'à notre dernière rencontre.

Une contraction nerveuse, qui ne dura qu'un moment, passa sur ses lèvres et autour de ses yeux ; je me reprochai presque de lui avoir répondu avec une réserve si marquée.

—Vous avez raison, dit-il avec amertume. Quel droit ai-je donc de vous questionner sur son mariage ? Je le verrai dans les journaux, comme tout le monde. Oui, continua-t-il avant que j'eusse pu lui faire accepter la moindre excuse. Oui, tous ces temps-ci, je n'ai pas été très-bien portant. Je vais essayer du changement d'air et de nouvelles occupations. Miss Halcombe a bien voulu me recommander, et les renseignements pris se sont trouvés au gré des personnes avec qui je m'engage. C'est un peu loin, à la vérité ; mais peu m'importe où je vais, sous quel climat, et combien de temps je passerai loin de mon pays.

Tout en parlant ainsi, je remarquai qu'il jetait de temps en temps sur la foule d'étrangers, dont le double courant nous enveloppait, un regard singulièrement soupçonneux, absolument comme s'il eût pensé découvrir parmi eux quelque espion.

—Je souhaite que votre voyage réussisse en tout point, lui dis-je, et qu'il soit suivi d'un heureux retour ;... — puis j'ajoutai, de manière à ne pas le tenir trop à l'écart de ce qui concernait les Fairlie : — Précisément aujourd'hui, je vais à Limmeridge pour affaires. Miss Halcombe et Miss Fairlie viennent d'en partir pour visiter des amis dans le Yorkshire.

Ses yeux rayonnèrent, et il parut sur le point de me répondre ; mais le même spasme nerveux vint une seconde fois contracter momentanément son visage. Il prit ma main, la serra fortement, et se perdit dans la foule, sans ajouter un seul mot. Il n'était guère pour moi autre chose qu'un étranger, et pourtant je restai là, une ou deux minutes, le suivant de l'œil avec une sorte de regret. L'exercice de ma profession m'avait fait pratiquer les jeunes gens assez pour savoir à quels signes on reconnaît qu'ils commencent à mal tourner, et lorsque je pris ma route vers le chemin de fer, je dirai à regret que j'avais de grandes inquiétudes sur l'avenir de M. Hartright.

IV

Parti par un train du matin, j'arrivai à Limmeridge à temps pour le dîner. Le château était d'un vide et d'une monotonie qui m'accablèrent. J'avais espéré qu'en l'absence des jeunes ladies, la bonne Mistress Vesey me tiendrait compagnie ; mais un rhume la confinait dans sa chambre. Les domestiques furent si surpris de me voir que, dans leur trouble et leur empressement extravagants, ils commirent toute espèce d'erreurs fâcheuses. Le sommelier lui-même, assez âgé pour en savoir